

LES DÉFENSES DE PALMYRE

PAR

Michel GAWLIKOWSKI

(Pl. IX-XIV)

Toute étude du développement urbain de Palmyre se heurte d'abord à une difficulté majeure : les limites de la ville ne sont établies d'une façon ni complète ni certaine. En fait, presque tous les plans disponibles montrent les ruines des trois premiers siècles entourées par un rempart tardif. Il en résulte une image de l'implantation urbaine qui ne rend compte que de l'état d'une ville fortifiée du limes de Dioclétien, avec son enceinte réduite entourant d'anciens quartiers monumentaux. Et comme l'attribution de cette enceinte à l'époque de Zénobie est assez généralement abandonnée, la question des défenses avant 300 p. C. environ reste ouverte ⁽¹⁾.

Certes, les vestiges d'anciens systèmes défensifs ont été en partie reconnus et relevés il y a longtemps ⁽²⁾. Cependant, aucune vue d'ensemble

⁽¹⁾ Attribution du rempart à Dioclétien : déjà R. WOOD, *The Ruins of Palmyra*, London 1753, p. 38-39 ; A. GABRIEL, *Syria* 7, 1926, p. 75 suiv. ; D. KRENCKER, dans Th. WIEGAND, *Palmyra*, Berlin 1932, p. 36 ; J. STARCKY, *Syria* 26, 1949, p. 43, note 3 ; H. SEYRIG, *Syria* 27, 1950, p. 239-242 (pour la distinction des bastions ronds, attribués à Justinien) ; D. SCHLUMBERGER, *MUSJ* 38, 1962, p. 95. Attribution à Odainat/Zénobie : A. VON GERKAN,

Berytus 2, 1935, p. 31 ; O. PUCHSTEIN, dans WIEGAND, *Palmyra*, p. 19 ; récemment encore L. QUILICI, *Archeologia Classica* 21, 2, 1969, p. 246-257, considère le rempart réduit comme palmyrénien.

⁽²⁾ A. GABRIEL, *Syria* 7, 1926, p. 71 ; D. KRENCKER, *loc. cit.* ; J. STARCKY, *Palmyre guide archéologique*, Beyrouth 1941, p. 24 ; *CRAI* 1946, p. 391 ; D. VAN BERCHEM, *Syria* 31, 1954, p. 256-262.

n'a été proposée pour reconstituer ces systèmes et définir ainsi l'espace protégé. Cet état de choses m'a donc incité à entreprendre des recherches sur le terrain.

Grâce à la permission obligeamment accordée par la Direction Générale des Antiquités de la République Arabe Syrienne il m'a été possible de procéder en 1971 et en 1972 à une série de sondages dans le cadre de la mission polonaise de Palmyre et moyennant l'appui de l'Institut Français d'Archéologie de Beyrouth, dirigé alors par le regretté Daniel Schlumberger. En attendant la publication détaillée des résultats acquis, je me propose de présenter ici quelques idées générales sur la topographie du site en fonction de ses lignes de défense.

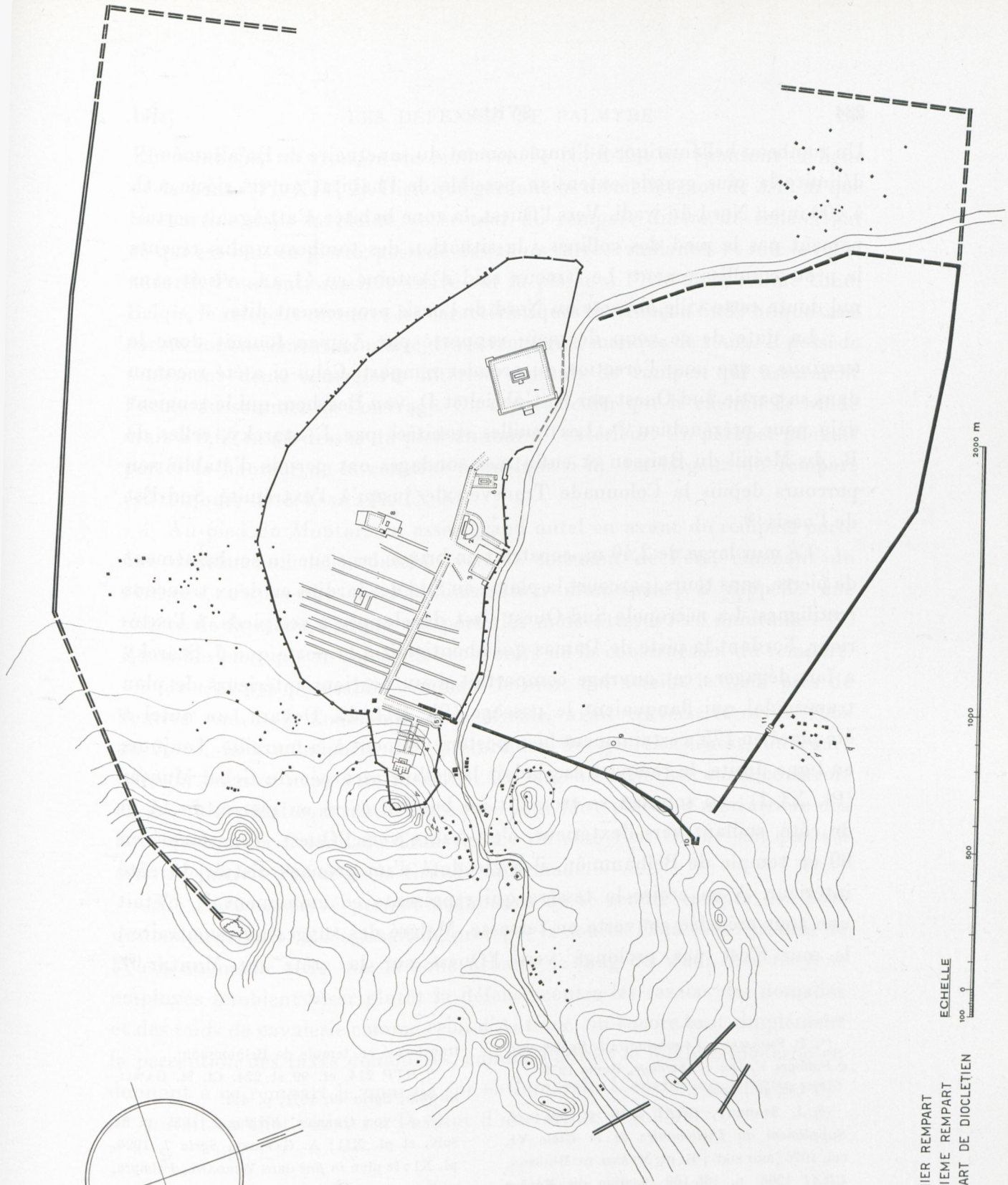
Il est à présent bien établi que le temple de Bel recouvre un véritable tell dont les couches profondes datent de la fin du III^e millénaire⁽¹⁾. C'était apparemment un centre habité pendant le II^e millénaire, et c'est là aussi que se dressait au I^{er} siècle a.C. le premier temple de Bel. L'agglomération primitive a pu s'étendre autour de la colline, peut-être le long du wadi qui amène aux pieds du grand sanctuaire la piste venant de l'Ouest. On se souvient que D. Schlumberger a jadis postulé l'existence de deux pôles de la plus ancienne Palmyre, l'un à l'emplacement du temple de Bel, l'autre sur le site du futur Camp de Dioclétien⁽²⁾. Autant la première partie de l'hypothèse est pleinement confirmée, autant on doutera fort que le quartier Ouest ait été bâti avant le I^{er} siècle p.C. Comme D. Schlumberger l'a lui-même remarqué, l'endroit se trouvait à l'origine hors des murs. Il est donc difficile de lui prêter une importance particulière à l'époque archaïque⁽³⁾. Si les abords de la source Efqâ attiraient à coup sûr l'intérêt de la population dès les temps les plus reculés, les vestiges antiques n'y sont pas nombreux et le sanctuaire oraculaire de Yarhibôl, si vénérable soit-il, n'a jamais constitué un ensemble monumental. La région semble avoir été, comme encore aujourd'hui, occupée par les jardins. Au Nord du wadi, par contre, s'étendait la plaine désertique qui devait accueillir le centre monumental et, plus tard encore, contenir la ville de Dioclétien.

(1) R. DU MESNIL DU BUISSON, *CRAI* 1966, p. 181-186.

urbain de Palmyre, Berylus 2, 1935, p. 149 suiv.

(3) Mais cf. notre post-scriptum.

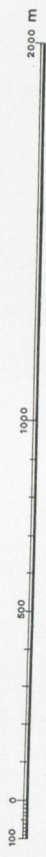
(2) D. SCHLUMBERGER, *Le développement*



LEGENDE

- PREMIER REMPART
- DEUXIEME REMPART
- REMPART DE DIOCLETIEN

ECHELLE



Un tombeau hellénistique à l'emplacement du sanctuaire de Ba'alšamên ⁽¹⁾ délimite la plus grande extension possible de l'habitat au II^e siècle a.C. à 400 m au Nord du wadi. Vers l'Ouest, la zone habitée n'atteignait certainement pas le pied des collines : la situation des tombeaux plus récents le prouve suffisamment. Le fameux raid d'Antoine en 41 a.C. visait sans nul doute cette ville ouverte au Nord de l'oasis proprement dite.

La date de ce coup de main rapporté par Appien fournit donc le *terminus a quo* pour l'érection du premier rempart. Celui-ci a été reconnu dans sa partie Sud-Ouest par A. Gabriel et D. van Berchem qui le tenaient déjà pour prézenobien ⁽²⁾. Les fouilles suscitées par J. Starcky, celles de R. du Mesnil du Buisson et enfin mes sondages ont permis d'établir son parcours depuis la Colonnade Transversale jusqu'à l'extrémité Sud-Est de l'oasis ⁽³⁾.

Ce mur large de 2,40 m, construit en brique crue sur un soubassement de pierre, sans tours, parcourt la plaine au Sud des jardins en deux tronçons rectilignes. La nécropole Sud-Ouest s'est développée à ses pieds, à l'extérieur, bordant la piste de Damas qui aboutissait à la porte que J. Starcky a fait dégager ; cet ouvrage comportait deux bastions intérieurs de plan trapézoïdal qui flanquaient le passage (Pl. XII, 1). Devant, un autel a été placé en 175, certainement bien postérieurement à la muraille. Toujours en ligne droite, le rempart escaladait la colline escarpée du Ğebel Munṭar (Pl. XI 1) ; au sommet se trouvait un bastion carré en pierre, de 14 m de côté, saillant vers l'extérieur, c'est-à-dire vers l'Ouest. Transformé en 89 en temple de Belḥammôn, il a été doté d'un pronaos distyle du côté intérieur. À en croire la tessère qui représente ce monument ⁽⁴⁾, c'était une tour crénelée couverte en terrasse. Malgré des suggestions contraires, le mur n'est pas prolongé vers l'Ouest sur la crête du Munṭar ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ R. FELLMANN, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre V, Die Grabanlage*, Rome 1970.

⁽²⁾ *Loc. cit.*, note 2.

⁽³⁾ J. STARCKY, *CRAI* 1946, p. 391 ; cf. *Supplément au Dictionnaire de la Bible VI*, col. 1076 (mur sud) ; R. DU MESNIL DU BUISSON, *CRAI* 1966, p. 165-169 (bastion du Munṭar

transformé en temple de Belḥammôn).

⁽⁴⁾ *RTP* 214, cf. 99 et 224. Cf. M. GAWLIKOWSKI, *Syria* 49, 1971, p. 411.

⁽⁵⁾ A. VON GERKAN, *Berytus* 2, 1935, p. 31 suiv. et pl. XII ; A. GABRIEL, *Syria* 7, 1926, pl. XI ; le plan *in fine* dans WIEGAND, *Palmyra*, utilisé par plusieurs auteurs.

En revanche, un tronçon descend vers le Nord-Est en épousant la ligne de la pente (Pl. XIV, 2). Bien que gardant la même largeur de 2,40 m que la courtine dans la plaine, ce secteur du rempart diffère de celle-ci par ce qui est bâti en pierre, possède des tours carrées saillantes et suit le relief naturel. Pourtant, aussitôt arrivé sur la plaine à l'Est de la colline Umm Belqîs, le rempart retrouve les caractéristiques du tronçon Sud : brique crue sur un soubassement en pierre, tracé rectiligne, manque de tours. Il possède seulement deux contreforts intérieurs munis de rampes qui assureraient l'accès au sommet de l'ouvrage. On a pu calculer que le chemin de ronde était à 3,60 m au-dessus du pied du mur à l'extérieur. Un parapet pouvait porter la hauteur de la courtine à quelque 5 m. La largeur du rempart est toujours de 2,40 m (Pl. IX-X).

Au pied du Muntar, un assez grand autel en avant du rempart porte une dédicace officielle, datable vers le tournant de l'ère, émanant du « trésor », c'est-à-dire de l'administration municipale ; il rappelle une tessère de la même époque qui porte les mots « trésor » et « muraille »⁽¹⁾. Il semble bien que ce soient des souvenirs de la construction du rempart.

Je n'ai pas pu établir comment le mur, qui atteint le wadi près de l'entrée Sud de la Colonnade Transversale, avait traversé le ravin. Plus au Nord, face à la porte dite prétorienne du quartier Ouest, un court tronçon du mur a pu être identifié. De largeur uniforme, mais construit en gros blocs mal équarris, il a été rasé pour faire place au mur arrière des boutiques de la Colonnade Transversale du côté Est. On ne sait pas s'il arrivait jusqu'à l'issue de la Grande Colonnade.

Le tracé conservé permet néanmoins de se rendre compte des buts des constructeurs. Il s'agissait de protéger la source Efqâ et les jardins de l'oasis au même titre que la zone urbaine le long du wadi. Les moyens employés semblent viser plutôt la défense contre les razzias des nomades et des raids de cavalerie comme celui d'Antoine, ou encore tout simplement la perception des taxes douanières, comme l'admet le folklore moderne en donnant à ce rempart le nom de şur el-Ġamarek. L'enclos en brique crue ne saurait en effet résister à l'assaut d'une armée régulière.

(1) J. STARCKY, *MUSJ* 1949/50, p. 55-58, pl. XVII, 2-3 ; *RTP* 8.

Tout autre est cependant la valeur défensive du mur en pierre qui escalade le Ğebel Munṭar, construit selon le modèle des enceintes hellénistiques ⁽¹⁾. Il paraît donc certain que ce secteur plus solide est aussi plus récent et qu'il avait pour but de compléter le système consistant primitivement en courtines rectilignes barrant seulement les passages dans la plaine. Si les Palmyréniens se sont proposés de remplacer ensuite ces courtines par un ouvrage plus fort, ils n'ont en tout cas jamais exécuté ce projet.

Le parcours du rempart au Nord est inconnu et on ne sait même pas si la région au delà de la Grande Colonnade faisait partie de l'espace protégé. Étant donné que la Colonnade Transversale a été construite sur la ligne du rempart démantelé, il n'est pas exclu qu'il en fût de même pour la Grande Colonnade. On aurait ainsi une enceinte entourant les jardins et la ville basse le long du wadi et rejoignant le tell. Celui-ci correspondrait alors aux acropoles des villes hellénistiques, situées d'habitude en bordure de l'enceinte. Comme le tell est assez bas, le bastion du Munṭar avait à jouer un rôle défensif important en tant que point culminant du rempart et poste d'observation. On remarquera que le nom même de Munṭar s'explique par la racine sémitique *nṭr*, «garder, guetter».

Le premier rempart est donc tracé d'après les modèles hellénistiques, mais les caractéristiques de sa construction ne sauraient être empruntées à la même source, sauf pour le tronçon du Munṭar, apparemment postérieur aux courtines en brique crue. On imagine aisément qu'une enceinte plus solide de cette étendue aurait dépassé les moyens de la Palmyre archaïque.

Nous disposons déjà de plusieurs éléments de datation. Comme D. van Berchem l'a justement remarqué, l'ouvrage est certainement postérieur à 41 a.C. et nécessairement antérieur à 89 p.C., date de l'installation du temple de Belḥammôn dans le bastion du Munṭar ⁽²⁾. On peut sûrement remonter la limite *ante quem* jusqu'à la première moitié du 1^{er} siècle p.C., car c'est à cette époque qu'il faut fixer l'érection du portique à colonnes cannelées dans le quartier Ouest, à l'extérieur de la ligne du

⁽¹⁾ Cf. par exemple R. MARTIN, *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Paris 1956, p. 193 suiv.

⁽²⁾ CRAI 1970, p. 231-237 ; l'auteur propose

de dater le rempart en rapport avec l'apparition des légionnaires vers 20 p. C.

rempart ⁽¹⁾ : il n'est pas probable qu'on ait laissé au dehors une construction monumentale de cette importance déjà existante.

Les considérations de D. van Berchem sur le rapport possible entre la présence des légionnaires à Palmyre sous Tibère et la fortification du site ne peuvent se référer, si elles sont justes, qu'au mur en pierre du Munṭar, plus récent que le reste de l'enceinte. Celle-ci sera donc certainement hellénistique tardive, et remontera à la fin du 1^{er} siècle a.C. C'est bien l'époque où apparaissent les premiers témoignages, écrits et sculptés, d'un développement urbain. La ville subit alors une forte influence mésopotamienne et on ne sera pas étonné, dans ce contexte, de voir une technique typiquement mésopotamienne de brique crue employée pour ses défenses.

Au temps où la section Sud du rempart restait encore en usage, comme l'atteste l'autel de 175 retrouvé par J. Starcky devant la porte de Damas, une partie au moins du parcours Ouest a été démontée pour faire place aux boutiques de la Colonnade Transversale ; leur mur de fond suit le tracé de la face intérieure du rempart. Les deux faces ne sont conservées que sous le dallage d'une boutique, surélevé à cause de grands blocs du rempart difficiles à enlever. L'extension de la ville vers l'Ouest explique la désaffectation de cette partie du rempart, mais alors que les plus anciennes constructions monumentales du quartier extérieur datent du début du 1^{er} siècle p.C. ⁽²⁾, la Colonnade Transversale elle-même a été tracée vers la fin de ce siècle, au témoignage d'une inscription inédite qui gît au delà du rempart ancien non loin des dédicaces des colonnes datées de 110 et 129 ⁽³⁾. Certaines boutiques au moins ne sont pas antérieures au 1^{er} siècle ⁽⁴⁾, pas plus que les colonnes de la place ovale. Si donc la démolition définitive du mur ne peut pas pour le moment être fixée dans le temps, le mur même est devenu de toute façon inutilisable encore au 1^{er} siècle, à cause des colonnes érigées par-devant.

⁽¹⁾ Cf. D. SCHLUMBERGER, *Berytus* 2, 1935, p. 164-165. En 64 p. C., une colonne honorifique est érigée à côté, *Inv.* II, 1, cf. *Inv.* VI, p. 6 ; M. GAWLIKOWSKI, *Recueil d'inscriptions palmyréniennes...* ; Paris 1973, n° 156.

⁽²⁾ Mais cf. notre post-scriptum.

⁽³⁾ *Inv.* V, 8, 9, 10 (cette dernière non datée, mais du début du 1^{er} siècle, d'après l'inscription *CIS* II 4159 de l'an 114 faite par l'oncle des dédicants).

⁽⁴⁾ Fouilles inédites 1973 dans la porte du Camp de Dioclétien.

Une autre extension contemporaine, celle-ci plus importante, s'est produite au Nord. Le damier des rues y est en effet parallèle à la Colonnade Transversale et un monument majeur, le sanctuaire de Ba'alšamên, a été fondé au début du siècle sur le terrain de l'ancienne nécropole. On remarquera que plusieurs murs préexistaient au sanctuaire et qu'un des murs du téménos s'accorde peut-être avec le damier orthogonal conservé plus à l'Ouest ⁽¹⁾. Le temple n'était donc pas bâti *extra muros*, contrairement à l'avis des fouilleurs. Comme la plus ancienne dédicace des colonnes date de 23 p.C. ⁽²⁾, l'extension de la ville et par conséquent la désaffectation du mur sont nécessairement antérieures à cette date.

Mais il y a plus. Le tombeau hellénistique conservé dans l'enceinte du sanctuaire a fourni une inscription datée de 11 p.C. où il est question « d'ouvrir et de purifier » la sépulture ⁽³⁾. Il est vrai, les fouilleurs soutiennent que le tombeau était utilisé encore plus tard : une fosse du dromos qui enfermait apparemment la plus récente inhumation a donné une lampe du type employé dans la seconde moitié du 1^{er} siècle au plus tôt. Quant aux graffiti postérieurs à l'an 11, ils prouvent seulement que le tombeau restait toujours accessible ⁽⁴⁾.

Pourquoi donc le tombeau serait-il « purifié », sinon à cause de la fondation du sanctuaire ? Avant celle-ci, la sépulture se trouvait déjà à l'intérieur de l'aire urbaine, mais il serait imprudent d'admettre sans preuve ultérieure que la présence des tombeaux était intolérable dans la zone habitée. D. van Berchem n'a pas hésité d'évoquer à ce propos la loi des douze tables, car pour lui le premier rempart passait plus au Nord et était construit par les Romains. Nous avons vu que ces prémisses ne sont pas à retenir et d'autre part, je vais le démontrer, l'usage palmyrénien n'imposait nullement une stricte délimitation entre la ville et les nécropoles.

(1) P. COLLART, J. VICARI, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre I*, Rome 1969, pp. 45 et 55 (c'est le mur Sud et non celui du Nord-Ouest qui semble s'accorder avec le damier); de toute façon, le sanctuaire n'a pas été bâti *extra muros*, comme soutenu p. 245.

(2) CHR. DUNANT, *Le sanctuaire de Baal-*

shamin III, Rome 1972, p. 24-25, n° 10.

(3) *Ibid.*, p. 72-74, n° 60.

(4) R. FELLMANN, *op. cit.*, p. 69; cf. D. VAN BERCHEM, *CRAI* 1970, p. 237, note 1; pour les graffiti, CHR. DUNANT, *op. cit.*, n° 60 (la date 57/58 p. C. est douteuse).



Ancien rempart depuis le wadi au sommet du Munţar (*Photo W. Jerke*)



Ancien rempart, partie en brique crue dans la plaine (Photo W. Jerke)



1. — Ancien rempart depuis la porte de Damas au Muntar
(Photo J. Starcky)



2. — Trace de la courtine dans la Vallée des Tombeaux
(Photo W. Jerke)



1. — La porte de Damas (Photo J. Starcky)



2. — La courtine au sud de la Vallée des Tombeaux (Photo W. Jerke)



1. — Partie debout de la courtine au sud de la Vallée (Photo W. Jerke)



2. — La même, détail (Photo W. Jerke)



1. — La porte du théâtre : appareil (Photo W. Jerke)



2. — Appareil de l'ancien rempart sur le Muntar (Photo W. Jerke)

L'extension Nord est donc datable du début du 1^{er} siècle, comme aussi celle de l'Ouest. Une rapide croissance de Palmyre à cette époque est un fait acquis : qu'on pense seulement au nouveau temple de Bel dont le premier témoignage de construction vient de 17 p.C. (1). La surface bâtie s'est alors notablement agrandie en dépassant la ligne du rempart. Du même coup, surgit un nouveau problème : cette ville, qui gardera son extension jusqu'à la fin du III^e siècle, était-elle de nouveau une ville ouverte ? Malgré les conditions favorables de la paix romaine, une telle situation est difficilement imaginable.

Les données d'une réponse sont fournies depuis longtemps. A. Gabriel et après lui D. Krencker ont noté une levée rectiligne qui parcourt la plaine au delà de la nécropole Nord (2). Une partie qui reste visible aujourd'hui permet de supposer que cette courtine rejoignait les pentes du Ġebel Qalaat ibn Maan à l'Ouest ; vers l'Est le tracé se perd dans les maisons, mais d'après l'information que je dois à l'obligeance de M. Obeid Taha et d'après les remarques de D. Krencker le mur continuait jusqu'à la limite actuelle de la ville moderne à l'Est, pour tourner ensuite résolument vers le Sud. Il ne m'a pas été possible de vérifier ces indications sur le terrain ; il semble bien en tout cas que D. Krencker avait raison en supposant une jonction de ce mur avec le rempart Sud. Toujours d'après M. Obeid Taha, les tombeaux de la nécropole Sud-Est seraient protégés par ces défenses.

Le mur Nord se présente actuellement comme une simple levée de terre. Dans ses sondages, A. Gabriel n'a pas retrouvé de constructions en pierre, seulement du pisé et du mortier. Il est bien possible que le mur même ait été démantelé. S'il servait en même temps que le mur Sud en brique (certainement debout en 175), il n'est sûrement pas de la même époque. Tout simplement, la limite méridionale de la ville n'a pas bougé au 1^{er} siècle et plus tard, parce qu'il n'y avait de ce côté que des jardins, alors qu'au Nord on a remplacé l'ancien rempart par une ligne de défense nouvelle qui couvrait en même temps la nécropole. Il ne reste qu'à retrouver la ligne de défense à l'Ouest, et cela est précisément le plus facile.

(1) *Inv.* IX, 6.

(2) *Loc. cit.* ; j'ai vérifié le parcours rectiligne de l'ouvrage au Nord du tombeau de Marônâ.

A l'extrémité de la Vallée des Tombeaux un mur solide, encore en partie debout, parcourt en ligne droite la distance entre la pente du Ğebel Munţar et la colline qui porte la tour funéraire archaïque n° 2 du plan Krencker, la plus avancée à l'Ouest de toute la nécropole (Pl. XII, 2 ; XIII, 1). Construit en pierres irrégulières à grand renfort de mortier, le mur était bâti en tranches courtes (2,50 - 4,50 m) répondant à la déclivité du terrain, et en plusieurs couches verticales qui donnent ensemble 4 m d'épaisseur. Il n'avait pas de tours (Pl. XIII, 2). De l'autre côté du tombeau la piste de Ğomş est coupée par un autre mur indépendant, bien visible au sol sous forme d'une levée rectiligne (Pl. XI, 2). Il est encore visible quelques mètres au delà de l'aqueduc au pied de la colline Nord, qu'il, croise à angle droit, sans qu'on puisse décider sans fouille laquelle des deux constructions est la plus ancienne. Les dimensions imposantes de cet ouvrage ainsi que sa situation topographique ne permettent pas de le dater autrement qu'à l'époque palmyrénienne. D'ailleurs, un autre mur, moins large (1,70 m) et moins bien bâti, barre le col au Nord du sommet occidental du Munţar quelques 200 m encore plus loin vers l'Ouest, sans qu'il ait jamais fermé la Vallée. Je ne peux imaginer aucune fonction défensive à ce mur ; c'est bien plutôt un premier essai de clôture : au lieu de le prolonger, on a construit l'autre courtine, plus large et plus haute.

Ainsi, le système de défense des Palmyréniens se dessine assez nettement : deux courtines, l'une à l'Ouest, l'autre au Nord et à l'Est, non reliées entre elles, étaient en usage en même temps que la partie Sud de l'ancien rempart, également une courtine sans tours. Au lieu de faire une enceinte continue, les Palmyréniens, tout comme les habitants de Pétra, ont choisi le parti d'utiliser les accidents du terrain : l'abrupt Ğebel Munţar pourvoyait à la liaison entre la courtine Ouest et le mur Sud, tandis que des collines non moins difficiles d'accès, le Ğebel Talata Rus et le Ğebel Qalaat ibn Maan, défendaient Palmyre au Nord-Ouest. A l'Est par contre, il fallait une enceinte, mais son parcours n'est plus identifiable.

On remarquera ce qu'un tel système a d'insolite : bien que parfaitement adapté aux données naturelles, il n'est pas conçu en fonction de la poliorcétique du temps. Tout comme le premier rempart (qui lui non plus ne semble avoir comporté au début un mur sur la pente du Munţar), il pouvait

servir à repousser les nomades ou tout au plus des troupes montées ⁽¹⁾. Ce trait original et constant répond bien à la situation de Palmyre, cité caravanière exposée aux coups de main imprévus, mais protégée par les deux puissances de la région : Romains et Parthes. En effet, la ville n'a jamais été assiégée avant Aurélien, et lorsque le moment décisif est venu, elle s'est rendue sans trop attendre ⁽²⁾.

Un autre trait extraordinaire mérite d'être mis en relief : le rempart protège non seulement la ville et ses jardins, mais aussi ses nécropoles, notamment celles de l'Ouest et du Nord, probablement aussi celle du Sud-Est. Le fait est certain pour les deux premières, où tous les tombeaux sans exception se trouvent à l'intérieur du périmètre. En même temps, aucune limite précise ne les sépare de la zone habitée : il suffit de mentionner le temple funéraire à l'entrée Ouest de la Grande Colonnade, d'autres sépulcres voisins, hypogées et tours du Camp de Dioclétien, quelques tours isolées à l'Est de la source et dans le damier des rues au Nord. Tout porte à croire qu'il suffisait d'avoir une place disponible ⁽³⁾, de préférence naturellement en bordure de la ville.

Complètement étranger au monde romain, cet usage se retrouve en revanche à Hatra à l'intérieur de la grande enceinte, comme ce n'était pas inhabituel en Mésopotamie ancienne. Une certaine analogie se présente encore à Pétra, où les tombeaux rupestres ne sont nullement séparés de la ville. Même si ce dernier cas est imputable aux conditions naturelles très particulières, il reste toujours la ressemblance réelle avec la Mésopotamie.

Cet exemple d'une conception commune de l'urbanisme m'apparaît d'autant plus frappant que le premier rempart laissait résolument les tombeaux à l'extérieur. Une utile contre-épreuve de notre démonstration est fournie par la nécropole Sud-Ouest ; inaugurée au début du 1^{er} siècle p.C. juste en avant de la porte de Damas percée dans l'ancien rempart, elle n'a jamais dépassé la ligne des défenses, sans doute parce qu'à l'intérieur

⁽¹⁾ Cette fonction est admise pour le mur Nord par A. VON GERKAN, alors qu'il attribue le mur Sud à Aurélien.

⁽²⁾ ZOSIME, I, 56 ; cf. M. GAWLIKOWSKI, *Syria* 48, 1971, p. 412 suiv.

⁽³⁾ Cf. le plan dans mes *Monuments funéraires de Palmyre*, Varsovie 1970, p. 143 ; les conclusions exprimées pp. 149-153 ne sont plus à retenir.

la place était occupée par les jardins. Or, presque tous les tombeaux de cette nécropole ont été fondés avant le milieu du II^e siècle ; il n'y a que deux temples funéraires (1). Sans cesser d'utiliser les sépulcres existants, les Palmyréniens ont visiblement préféré à partir de cette époque les endroits couverts par les nouvelles défenses. L'indication peut-être importante pour la datation, mais pour le moment on admettra difficilement que, depuis le début du I^{er} siècle jusqu'au milieu du second, Palmyre n'était pas protégée du tout. D'autre part, deux tours au voisinage de la source Efqâ sont datables de la seconde moitié du I^{er} siècle (2). Or, elles se trouvent à l'intérieur de l'ancien périmètre qui laissait systématiquement, à ce qu'il semble, tous les tombeaux en dehors. Il est donc possible que ces tours n'ont été fondées qu'après la désaffectation du premier rempart, à côté d'une piste qui suivrait approximativement le même parcours que la route moderne. Le cas de la tour n° 83c à l'issue de la Colonnade Transversale peut bien être pareil, car ce tombeau date de la première moitié du I^{er} siècle et on imagine mal son existence juste à côté de l'ancien rempart encore debout et utilisé. Il ne me semble pas qu'il y ait en ce moment d'autres indices disponibles pour dater l'érection de nouvelles murailles.

Comparée à ces deux systèmes fort étendus de l'époque palmyrénienne, l'enceinte de Dioclétien apparaît encore plus sûrement comme tardive (Pl. XIV, 1). Entourant seulement une partie de la ville, s'appuyant sur de nombreux tombeaux, abîmant l'effet des propylées des temples de Bel et de Nabû, bouchant enfin l'entrée principale de l'Agora, elle trahit son caractère de fortification bâtie sur ordre supérieur, sans égards aux données de l'urbanisme local. Considérer en fonction d'elle les monuments plus anciens, c'est fausser fondamentalement l'image de la ville avant sa déchéance.

Michel GAWLIKOWSKI.

(1) *Ibid.*, p. 161-162.

(2) Ces tours utilisent le système de l'escalier dans un angle, cf. *ibid.*, p. 94.

Post-scriptum. — Les dernières campagnes de fouilles sur l'aire du Camp de Dioclétien reportent maintenant à la seconde moitié

du I^{er} siècle a. C. l'extension de Palmyre vers l'ouest. Sur les enceintes de Palmyre, voir aussi l'article de M^{me} Dora P. Crouch, *The ramparts of Palmyra*, dans les *Studia Palmyrenskie*, VI-VII (1975), p. 6-44, richement illustré, et mes *Remarks on the Ramparts of Palmyra*, p. 45-46.